

trois jours de suite l'Homme dans Paris. Bertola, cité par Mathieu Paris, affirme qu'il a la faculté de rester en tout lieu où il y a peste, famine ou guerre. Ça lui compte comme marche forcée.

—Nous n'avons à Paris, Dieu merci ! objecta Fanchon la nourrice, ni la peste, ni la guerre, ni la famine.

Un chant monté de la rue de l'Ouest. Personne d'abord n'y prit garde.

Puisqu'on l'a rencontré trois jours de suite à Paris, prononça péremptoirement l'abbé, c'est qu'il a le droit d'y rester. S'il a le droit d'y rester, Bertola est précis, c'est que Paris a la famine, la peste ou

—Ecoutez ! interrompit Joli-Cœur.

Le chant montait plus distinct. C'étaient des notes métalliques et vibrantes qui remuaient l'âme et qui faisaient frayer.

Les yeux du vieux hussard flamboyèrent.

—Je connais cela, dit-il. C'est la *Marseillaise*. M. l'abbé a raison. Nous n'avons ni la peste ni la famine, à Paris, c'est possible ; mais puisqu'on chante la *Marseillaise*, nom d'une pipe ! nous avons la guerre et la guerre civile, encore ! Va bien ! j'en suis sûr.

LI

L'insulte.

De l'autre côté de la cloison, le vicomte Paul poursuivait, aux genoux de sa mère.

—Il ne m'a fallu qu'un coup d'œil pour la reconnaître.

—C'était le doux visage de Lotte sur le corps d'une adorable jeune fille. Tout mon cœur s'élançait vers elle. Je voulais la suivre, mais elle glissait le long du bas côté de la porte, comme une âme, et je n'entendais pas le bruit de ses pas sur la dalle. La porte de l'église se referma sur elle. Il m'avait semblé, au moment où elle prenait l'eau bénite, que son angelique sourire me cherchait.

—Je sortis à mon tour.

—Tu sais, mère, que celui qui refusa l'hospitalité à notre Sauveur n'a pas le droit d'entrer dans les églises. Sans doute il l'avait attendue au bas des degrés. Je vis un homme de haute taille qui s'éloignait en tenant une petite fille par la main...

—Une petite fille ?... répéta la comtesse Louise.

—Oui, répondit le vicomte Paul en hésitant. Je te raconte cela comme si c'était un rêve. La belle jeune fille avait disparu, remplacée qu'elle était par Lotte, et ma chère petite Lotte et son corps tout frêle, tout gracieux, avait repris sa transparence d'autrefois...

—Mais, dit-elle en s'interrompant, le jeune homme dont les sourcils se fronçaient, mes persécuteurs m'avaient attendu

sur le Parvis. Quand ils me virent, ce fut un concert de huées.

—Son père sera dégradé ! s'écria le fils du maréchal de camp, Roger.

—On lui arrachera ses épaulettes ! ajouta le fils du préfet.

—Il a triché au jeu ! dit le fils Lan celot, il a déserté, il a volé, il a tué !

—L'Homme était déjà loin, mais, sans s'arrêter, il se retourna.

—Je pressai mon cœur à deux mains et j'allais passer au milieu des insulteurs sans lever la tête, car je songeais à ma promesse et à toi, ma mère, lorsque Roger dit en ricanant :

—Va, poltron, va annoncer ces bonnes nouvelles à la filleule du roi Louis XVIII.

—En ce moment Lotte se retournait à son tour. Elle avait entendu.

—Tu es un menteur et un lâche ! m'écriai-je.

—Et par deux fois ma main fouetta la joue de Roger, qui se trouvait le plus près de moi.

LII

Le parvis Notre-Dame.

Vous auriez pris la comtesse Louise pour une statue de marbre tant son visage était blême. Elle voulait parler, mais le vicomte Paul lui ferma la bouche, disant :

—Je n'ai pas fini, ma mère. Je me retirai à pas lents, accompagné par leurs menaces. Je voulais suivre Lotte et son père : non que je crusse découvrir leur adresse, dans le sens vulgaire du mot, car celui dont nous parlons ne peut avoir une demeure, mais je désirais voir Lotte le plus longtemps possible.

—D'ailleurs, ma tête était en feu. Il me fallait mon calme revenu pour paraître devant toi.

—Lotte et le Juif errant descendirent toute la rue Saint-Jacques jusqu'à la Seine. Ils passèrent le pont. Ils entrèrent tous deux dans une grande vieille maison, il est derrière Notre-Dame, l'avant-dernière de la rue du Cloître.

—J'attendais. Je ne les en vis point ressortir.

—La nuit se faisait, et le doute naissait en moi, car comment croire que l'Homme de la pénitence dix-huit fois séculaire put habiter sous un toit ?

—Je pris le chemin de notre logis. Au moment de quitter le parvis, je me retournai pour jeter un regard à la grande façade de Notre-Dame...

—Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient la galerie à jour qui relie les deux tours carrées. Je vis—ou je crus voir—l'Homme qui n'a pas le droit de s'arrêter passer et repasser derrière les colonnettes.

—Partout autour de moi des groupes sombres se formaient. Sous la blouse de l'ouvrier, même sous l'habit des bourgeois,

on voyait briller des armes. Et il y avait des voix menaçantes qui disaient :

—C'est cette nuit ! vive la Charte ! à bas le charretier !

LIII

Aux Ecoutes !

Après le repas du soir, le vicomte Paul donna un baiser à sa mère, un baiser encore plus tendre qu'à l'ordinaire, et lui souhaita la bonne nuit. La comtesse, triste, mais calme en apparence, se retira dans son appartement.

En la quittant, le vicomte Paul se disait :

—Pauvre mère ! Elle ne sait pas !

Il se trompait : Les mères savent tout. Dans la chambre du vicomte Paul, Joli-Cœur, l'ancien hussard, attendait.

Paul lui dit en entrant :

—Vieux, sais-tu où te procurer une paire de pistolets de combat et deux bonnes épées ?

Joli-Cœur le regarda tout ébahi.

—Je me bats demain, reprit le vicomte Paul qui essaya de sourire.

En ce moment, des pieds nus marchaient sans bruit dans le corridor, et la comtesse Louise, toute frissonnante, collait son oreille à la serrure.

—Avec qui vous battez-vous ? demanda Joli-Cœur.

—Avec Roger, le fils du maréchal de camp de Tours.

—Ah ! fit le vieux hussard, sa femme avait bien peur dans le temps que M. le comte ne devint général ! Ça n'est pas du bon monde, quoique militaires.

Il ajouta :

—Et pourquoi vous battez-vous avec le jeune M. Roger ?

—Parce qu'il a insulté ma mère.

La comtesse Louise fut obligée de s'appuyer au mur du corridor. Ses jambes se dérobaient sous elle.

—C'est une raison, ça, dit Joli-Cœur. Et où vous battez-vous ?

—Derrière le cimetière Montparnasse.

—Je connais l'endroit. Il est bon.

Les deux mains de la comtesse étreignirent son pauvre cœur.

—Avez-vous des témoins ? interrogea encore Joli-Cœur.

—Non, répondit le vicomte Paul. Tu amèneras un de tes camarades, ça fera deux.

—Refuse, malheureux, refuse ! pensait la comtesse Louise. C'est ton devoir. Sauve le fils de ton maître !

Mais Joli-Cœur ne put qu'un soldat. Il dit :

—C'est juste, avec moi, ça fait deux. Alors la comtesse Louise se sentit dans le cœur une angoisse sans nom. Elle n'avait plus rien en ce monde que ce trésor idolâtré, son fils, son Paul, son âme.

Et voilà qu'elle était menacée de cette suprême agonie : perdre son fils unique !